

BULLETIN DU CHTV

N° 7, JUIN 1983

« Jean d'Arcy »

Hommage de Claude Santelli



Jean d'Arcy

Hommage de Claude Santelli

Il est devenu banal, de nos jours, de remonter à Jean d'Arcy, de louer en lui le vrai fondateur de notre Télévision française, ce qui permet à certains d'accabler trop facilement le programme d'aujourd'hui comme de hausser exagérément celui de naguère.

Ce n'est pas dans ce miroir déformant qu'il faut regarder Jean d'Arcy : rêveur et constructeur à la fois, homme de la solitude méditative et rassembleur, inventeur avant tout et, pourrait-on dire, fondateur d'ordre.

C'est sans doctrine que, dans les mythiques années cinquante, il formait cette équipe glorieuse, attentive à cet instrument nouveau et bizarre, inventive, passionnée ; qu'il créait cette grande télévision qui se proposait la connaissance et la conquête du public — des publics — et non sa banale satisfaction ; cette télévision qui d'avance justifiait et interdisait à la fois la nostalgie que nous en éprouvons aujourd'hui, car elle était par essence ouverte, accueillante, prête chaque fois à se remodeler, à se remettre en question, à découvrir et surtout pas à s'imiter. Elle ne refusait aucune idée, aucun talent, aucune méthode, sinon la banalité et l'égoïste contemplation de soi-même.

J'avais peu connu Jean d'Arcy à la grande époque, arrivant l'un des derniers dans cette équipe prestigieuse, dissimulé longtemps dans leur ombre glorieuse. En 81, ce fut la Commission Moinot. Dès le premier jour, je me trouvai assis à côté de lui. J'y restai deux mois. Deux mois de labeur et de bonheur.

Je pensais rencontrer en lui le chevalier de naguère, l'apôtre des années effacées, le père Fondateur, l'homme du souvenir. Il me parut l'un des plus jeunes de notre assemblée, l'un des plus passionnés sous ce masque courtois et facilement sévère. Il était en avance sur nous tous. Depuis les belles années, sa tâche n'avait pas changé : plus que jamais, elle était de prévoir et d'inventer. Non de conserver, surtout pas de fixer.

Il refusait l'angélisme de certains de nos schémas, l'abstraction de nos constructions idéales, les références même à un passé, fût-il le sien. Aucun reniement de sa part, bien sûr. Simplement, il ne voyait que l'avenir.

De cette télévision qu'il avait bâtie, hommes et pierres, seul l'intéressait le combat nouveau à mener : ce chapitre neuf de la communication en train de s'écrire, où la multiplicité des voix, concordantes, entrecroisées, dissonantes ferait des hommes enrichis ou accablés, submergés, soumis ou au contraire atteignant à leur plus grande liberté, leur plus haute dignité.

Il doutait aussi, comme nous tous. Mais d'abord, il combattait contre toute étroitesse, tout protectionnisme confortable et conformiste. Le spectateur de demain — d'aujourd'hui — pour lui, tant il allait vite — dans cette ère nouvelle, rejoindrait le lecteur dans sa bibliothèque, seul maître de ses goûts, de son temps, de ses choix, homme à qui rien ne doit être étranger, caché, réduit, truqué.

Télévision inaccessible, peut-être. Le rêveur rejoignait et soutenait l'ingénieur ; le combattant, l'homme de la culture paisible. Son sourire alternait avec ses entêtements, ses refus. Un jour, une question que je n'ai pas à évoquer ici, le fit s'opposer à nous tous. On le vit quitter soudain la table, sans bruit, et gagner le parc de son pas tranquille. Il revint une bonne heure après, calme, secret, souriant.

Avait-il raison ? Ou nous ? Une chose était sûre, en tout cas : je le lui dis le lendemain : on avait mal d'être en désaccord avec lui.

Voilà pourquoi certains soirs — les soirs de grâce, il en est — le programme continue de lui appartenir.

Jean d'Arcy

**Claude Santelli,
Juin 1983**